

exprimer la reconnaissance due aux missionnaires et notamment au révérend Père Lacombe, auxquels le Canada doit la civilisation des territoires du Nord-Ouest. Non seulement le Nord-Ouest mais toute l'Amérique du Nord, depuis le Mexique jusqu'au fleuve Mackenzie, a reçu le bienfait de la civilisation de ces dévoués missionnaires.

Il donna ensuite lecture en anglais en français au nom des citoyens de Montréal de l'adresse suivante au chef Crowfoot :

Grand chef de la nation des Pieds-Noirs, aujourd'hui nous sommes heureux de te voir arriver au milieu de nous.

Tu es le bienvenu.

Tu viens de bien loin. Bien des nuits, tu as été dans la voiture trainée par le cheval de feu, avant d'atteindre cette grande ville. Tu n'as pas craint les dangers et les difficultés, tu n'as reculé devant rien de pénible pour venir nous donner la main comme à des frères. Tu as bien fait, et nous te remercions pour cette visite. Nous te saluons comme le grand chef d'une nation amie et alliée. Ne crains rien! Tu ne trouves que des amis parmi ces grandes multitudes que tu rencontres.

Ouvre ton cœur à la joie, et jouis de ton séjour au milieu de nous.

C'est ce que je voulais te dire, en saluant ton arrivée.

L'adresse a été admirablement enluminée par les révérendes sœurs du Bon-Pasteur, et encadrée d'or, de rouge et de bleu. En tête se voit une photographie de la nouvelle cathédrale, puis on y a peint le bonnet du chef, un calumet et une hache de guerre.

Crowfoot répondit en langue sauvage, d'une voix très-forte et avec beaucoup de feu. Le révérend Père Lacombe traduisit ses paroles comme suit :

"Il est très heureux de l'accueil que lui font les citoyens de Montréal et il les en remercie du fond du cœur. Il comprend qu'on l'a fait venir ici pour lui faire voir les avantages et les beautés de notre civilisation et l'engager à l'adopter. Il a beaucoup admiré notre industrie. Sa nation n'a pas les forces physiques et intellectuelles dont nous disposons pour accomplir toutes ces grandes œuvres, mais les Sauvages s'efforceront de suivre nos traces.

Il prie les blancs d'avoir pitié de l'ignorance des pauvres sauvages et de les aider. Il demande cette pitié et cet encouragement pour ceux qui viendront après lui, car il est vieux et ne marche plus qu'avec peine.

Il dit ensuite qu'il veut donner la main au maire, parce que c'est lui qui représente le peuple de Montréal et qu'en lui donnant la main, il donne la main à tout ce peuple.

Pied-de-Corbeau se leva et donna une poignée de main à M. Beaugrand. Trois-Bœufs en fit autant.

Le Père Lacombe annonça alors que les discours étaient finis et que le chef allait se retirer.

Un grand nombre de personnes parmi lesquelles plusieurs dames eurent le privilège d'être présentées au chef et de lui serrer la main.

On dut abrégé la réception parce que la foule énorme qui se pressait au pied de l'estrade faisait craindre une panique.

La Bande de la Cité était présente, et fit entendre les plus beaux airs de son répertoire.

* *

Jeudi après-midi, Crowfoot a visité le bazar, mais par suite de circonstances imprévues il s'y est rendu plus tard qu'on ne l'avait annoncé.

Le soir il a pris le diner au bazar. On avait élevé, au fond de la salle à diner, une table d'honneur à laquelle prit place son honneur le maire, ayant à ses côtés Crowfoot et son frère, ainsi que le révérend Père Lacombe. Cette table était servie par Melle Paradis et Melle Parant. Nos hôtes sauvages firent honneur au diner, qui était très recherché.

Après le repas Crowfoot passa entre deux rangées de curieux et de curieuses, distribuant des poignées de mains à droite et à gauche, et il monta sur l'estrade, où la fanfare de Saint-Henri, sous la direction de M. Renaud, exécuta un joli programme.

On avait exprimé à Crowfoot le désir de l'entendre raconter quelque épisode de sa vie de jeunesse. Il répondit que ses souvenirs de jeunesse étaient trop tristes, trop mauvais pour qu'il les rappellât devant un pareil auditoire. Quand il était jeune il faisait la guerre : il a donné et reçu bien des blessures et versé le sang de ses semblables. Les missionnaires lui ont appris que la haine et la vengeance sont de grands maux : il comprend maintenant qu'il faut vivre en paix avec ses frères et les aimer. Il sait qu'il ne lui appartient pas de nous donner des conseils, mais il nous recommande de nous aimer les uns les autres, de nous pardonner mutuellement nos torts. A ses yeux, ce précepte est admirable. La haine engendre le meurtre, et il comprend que lorsqu'il tue un de ses frères, sa femme et ses enfants le pleurent et souffrent de sa mort. S'il était tué lui-même, ses parents le pleureraient. Nous devons traiter les autres comme nous voudrions être traités nous-mêmes. Il n'est qu'un pauvre sauvage ignorant. Il supplie ceux qui l'écoutent d'avoir pitié de lui et de prier pour lui, car on lui a dit qu'il est au milieu de gens qui prient beaucoup.

Il termine en priant l'assemblée de l'excuser : il est fatigué et parle difficilement. Il prie le révérend Père Lacombe de parler pour lui.

Le révérend Père Lacombe raconta alors une légende ayant pour but de montrer à quel point les sauvages sont adonnés à la passion du jeu. Cette histoire porte que deux sauvages, l'un Cris et l'autre Pied-Noir, se rencontrèrent un jour dans la Prairie. Quoiqu'ils fussent ennemis, comme il n'y avait là personne pour être témoin de leurs prouesses, ils convinrent de s'aborder en amis. Après avoir fumé le calumet de la paix, et causé quelque temps, l'un proposa à l'autre de jouer, ce qui fut accepté. La chance fut d'abord en faveur du Pied-Noir qui gagna tout ce que possédait le Cris, jusqu'à sa chemise. Le Cris joua sa chevelure, et perdit. Le Pied-Noir, sans hésiter, prit son couteau et scalp le malheureux, puis l'aida à panser son front sanglant, et lui prêta un couteau, pour tenter de nouveau la fortune au jeu. Cette fois ce fut le Cris qui gagna, et si bien qu'il recouvra tout ce qu'il avait perdu, et gagna ensuite tout ce qu'avait son adversaire, jusqu'à sa chevelure qu'il lui enleva à son tour, cela va sans dire. Mais alors les deux joueurs trouvèrent qu'ils en avaient assez, et se séparèrent d'un commun accord.